

La nuit aux émotions : [suite]

Autor(en): **Loudier, Sophronyme**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 52

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187955>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

châtaignes, bouillies à l'avance, un quart d'heure avant de la dresser.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

VI

Vers une heure du matin un cri rauque, strident, re-rentit par toute la maison.

Anatole se leva aussitôt de son fauteuil où il commençait à s'assoupir et écouta. Les cris plus forts et plus répétés continuèrent ; un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier ; M. de Verchesne d'une enjambée fut à la porte et l'ouvrit :

— Qu'est-ce, demanda-t-il ?

Rosine, la femme de chambre, les traits bouleversés, les yeux hagards et toute tremblante, se jeta avec effarement sur son maître en s'écriant : Madame !...

— Remets-toi de ta frayeur...

— Madame ! vous dis-je, elle est en bas, elle m'a parlé...

— Folle ! s'écria le mari d'Adrienne en sentant ses larmes couler de nouveau ; assieds-toi et ne déraisonne plus.

— Madame !... entendez-vous, cria plus fort la domestique ; madame est vivante ; madame est au salon, venez donc ?

Et Rosine, haletante, puisant dans son effroi une force surhumaine, entraîna violemment M. de Verchesne ; vous verrez que j'ai toute ma raison, ajouta-t-elle.

Arrivé au bas de l'escalier, Anatole poussa lui-même une exclamation intraduisible. Dans le salon à peine éclairé, une ombre, une femme bien reconnaissable, Adrienne enfin, se tenait debout, belle comme le soir où il l'avait vue pour la première fois et le sourire aux lèvres.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria M. de Verchesne en levant ses yeux vers le ciel, c'est donc vrai que les morts sortent parfois du tombeau !

— Les morts, non, répondit la jeune femme, mais les vivants, oui, quand on les a couchés dans leur linceul endormis seulement.

Anatole, au comble de l'émotion, fit deux pas en avant ; il se figurait être le jouet de son imagination ; il ne croyait pas encore à la présence réelle de l'épouse qu'il avait tant chérie.

Oh ! chère ombre adorée, murmura-t-il, reviens souvent me visiter dans le silence des nuits.

Adrienne se jeta au cou de son mari :

— Mais, mon bien-aimé, répartit M^{me} de Verchesne, je ne suis pas une ombre, je suis vivante, bien vivante, et je reviens vers toi. Tu m'as cru morte, hélas ! et tu m'as pleurée ; réjouis-toi, maintenant ; me voilà réveillée de mon long sommeil ; nous allons reprendre notre vie à deux si intime et si douce ; oh ! qu'il fait bon vivre !... si tu savais mes angoisses, quand j'ai repris mes sens ; si tu connaissais ma terreur et mon épouvante, lorsque je me suis arrachée du suaire qui m'enveloppait... Tiens, je ne veux plus y songer tant je suis tout au bonheur de te revoir.

Cette fois, M. de Verchesne était tout à fait convaincu. Ce n'était pas un fantôme qu'il avait devant lui, mais sa belle et charmante jeune femme ; il la contemplait avec ravissement et la couvrait de baisers.

— Mais, répétait-il en lui pressant tendrement le front, si tu es sûr de te perdre encore, empereur de l'ancien monde, la tombe m'a rejetée, ce n'est pas moi qui suis morte ; c'est toi qui es mort.

— Non, non, dit-il sur son front, fermait les yeux, et il croyait, malgré lui, que cette

— Non, non, dit-il sur son front, fermait les yeux, et il croyait, malgré lui, que cette

— Non, non, dit-il sur son front, fermait les yeux, et il croyait, malgré lui, que cette

les boucles blondes de ses cheveux effleuraient son visage ; son bras entourait son cou ; M^{me} de Verchesne était là, pleine de vie et de santé.

Rosine, elle aussi, avait repris entièrement ses esprits. Dans sa joie d'avoir retrouvé sa maîtresse, elle serait allée réveiller toute la ville pour lui annoncer l'heureuse nouvelle, si M. de Verchesne ne l'eût priée de n'en rien faire. Les autres domestiques de la maison, réveillés et sur pied également, criaient au miracle ; jamais événement plus émouvant ne s'était produit à Neufchâteau.

(La fin au prochain numéro.)

Problème.

Un père donne pour étrennes à ses trois filles, une bourse, un portefeuille et une bonbonnière. La bonbonnière coûte 6 fr. ; la bourse et la bonbonnière coûtent le double du portefeuille, et la bonbonnière avec le portefeuille coûtent 3 fois autant que la bourse. Combien chaque objet a-t-il coûté ?

Prime : Un jeu.

Charade.

Mon premier de tous temps excita le dégoût,
Mon second est cent fois plus aimable que vous.

Quant à mon tout, dont vous êtes l'image,
Tout haut j'en fais l'éloge et tout bas j'en enrage.

Prime : 1 calendrier.

Une bonne femme, abonnée au *Conteur* depuis de longues années nous disait l'autre jour en toute sincérité : « N'oubliez pas de mettre des énigmes mos-sieu ; si vous saviez comme les sermons de notre ministre sont longs ! J'aime tant avoir quelque chose à réfléchir, le dimanche à l'église. »

— Eh ! bonjour, mon cher, que deviens-tu ? Voilà trois mois qu'on ne te voit plus.

— C'est que je me suis marié dans cet intervalle.

— Pauvre ami ! Aussi je le disais bien à mon frère, je lui disais : « On ne voit plus Anatole, je parie qu'il lui est arrivé quelque accident. »

Une dame, qui cherche un appartement, cause avec un propriétaire.

— Et l'escalier ?...

— Oh ! très doux, madame !... C'est au point que, quand on le monte, on croirait qu'on le descend.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIMANCHE 30 DÉCEMBRE 1883.

(Admission des billets du dimanche.)

LA POISSARDE

ou les Halles en 1804.

Drame en 5 actes. — Au quatrième acte, la *Fricassée*, dansée par Mmes Crémont et Thora, et MM. Chenal et Lecomte. La *Gigue* sera dansée par M. Gontier.

Les Forfaits de Pipermans,

Vaudeville en 1 acte.

Bureau à 7 heures. Rideau à 7 1/2 h.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}.